

Ermanna Montanari,
Emma Dante,
Marta Cuscunà, **mythiques**
mystiques

LAURENCE VAN GOETHEM

Qu'ont en commun ces trois femmes, sinon d'être artistes, actrices au départ, italiennes et de posséder dans leur prénom ce « ma » qui renvoie comme une litanie à la *mamma*, au mare, la mère ou la mer, bref, aux prémices de notre monde ?

Par ailleurs emblématiques de trois générations de femmes artistes en Italie, venant chacune de trois régions très différentes, elles nourrissent toutes trois leur art de leur origine, la questionnant sans cesse et parvenant, sur scène, à rendre universelles les thématiques qu'elles développent. Pour preuve, elles sont connues au niveau international et leurs spectacles tournent beaucoup. Pour les suivre dans les méandres de leur intense créativité, nous avons choisi le fil rouge de la religion et de la spiritualité, qui court parmi leurs œuvres comme pour nous aider à mieux trouver notre chemin.

« Le corps et la voix ne font qu'un, ils sont la même chose. La chair, appelons-la ainsi, c'est l'intuition de soi en tant que parole et corps mêlés. Quand la chair émerge avec vérité au regard des autres, alors la poésie jaillit. Et cela vaut pour un acteur comme pour un écrivain. L'écriture poétique impose toujours le rythme de la respiration. »

Ermanna Montanari

Les citations proviennent de *Rosvita* de Ermanna Montanari, livre vendu avec le DVD du spectacle, Luca Sossella editore et de *Ermanna Montanari, fare-disfare-rifare nel Teatro delle Albe* de Laura Mariani, Titivillus édition (traduites par nous).

Ermanna Montanari, 1957,
Campiano, Émilie-Romagne

Regarder Ermanna Montanari sur scène est une expérience vitale presque physique : son corps, petit, léger, devient immense ; son visage et sa voix magnétiques hypnotisent le spectateur. Elle est à la fois corps et instrument de son corps, musicienne et instrument musical. Elle est capable, dans cette chair décrite plus haut, d'intensités féminines et d'insondables abîmes, dans une langue onirique dont la sonorité énigmatique porte en elle toutes les turbulences archaïques de sa Romagne natale.

Née au théâtre dans les années où se développent les mouvements de 77 en Italie, l'actrice est aujourd'hui un personnage incontournable de la scène italienne et internationale avec le Teatro delle Albe, compagnie dont elle fut la cofondatrice en 1983.

De sa région, elle garde en elle une enfance jamais asservie et cette dualité archaïque, inlassablement interrogée par les poètes, notamment Pasolini, d'une vie paysanne mêlée à une grande modernité ; de l'horreur des plages de Rimini en été à la mélancolie des marécages asséchés peuplés de crapauds, dont les coassements se joignent aux sonorités telluriennes d'un dialecte parlé de nos jours par une poignée de gens. Le *romagnolo*, sa musique, illumine les mots dans la bouche de l'actrice ; il est la langue de sa scène, *un artifice dans la recherche de la simplicité et de la félicité du dire*. Son humble localité et sa raréfaction n'en font pas moins une langue théâtrale universelle qui raconte le rapport à la terre et aux objets et les contradictions vitales de cette région, de son pays.

Ermanna est née trop petite, décharnée, malade, après un frère mort dont on lui a affublé le prénom. Grâce à son grand-père paternel, figure du patriarcat paysan par excellence, redouté et admiré, elle finit ses études contre l'avis de son père, pour qui une fille doit aider ses parents aux champs et dans les tâches domestiques. Grâce à ce *nonno*, elle réussit à créer cette fameuse « chambre à soi », indispensable prérogative woolfienne à toute création (féminine ou non), et c'est ainsi qu'elle put s'affranchir du carcan familial, de la *puanteur de Campiano* (son village natal) selon ses dires, rencontrer l'homme qui deviendra son compagnon d'art et de vie, Marco Martinelli, et commencer son parcours d'artiste en s'inspirant justement de ce passé archétypique.



Ermanna Montanari, Roberto Magnani, Alice Protto, Massimiliano Rasso dans *Vita agli arresti di Aung San Suu Kyi* de Marco Martinelli, Teatro delle Albe di Ravenna, 2014. Photo Enrico Fedrigoli.

Ermanna Montanari dans *Rosvita*, Scampia, 2008. Photo Fabio Cito.

Ses rôles au théâtre seront toujours – sauf pour Harpagon de Molière – des femmes « féministes » dans le sens de « libres » ou « combattantes » pour la liberté et la justice : dans *Pantani* (2012), par exemple, elle incarne une mère qui lutte pour la réhabilitation de l'honneur de son fils (le cycliste Marco Pantani) et récemment, dans *Vita agli arresti di Aung San Suu Kyi* (2014), la résistante birmane, prix Nobel de la Paix.

En 1990, après un voyage en Afrique, Ermanna tombe gravement malade. Sur son lit d'hôpital, à Dakar, pénétrée d'un sentiment d'abandon et en proie à un profond questionnement existentiel, elle donnera naissance, dans la douleur, au projet *Rosvita*. L'actrice ressent une fascination subite et absolue pour Roswitha (ou Hrotsvita) de Gandersheim, chanoinesse saxonne, poétesse et dramaturge qui vécut vers l'an mille. Elle est la première auteure connue de théâtre en Occident. Femme de haut rang, elle pouvait, grâce aux privilèges de sa position, rester en contact avec la société, étudier et se destiner à l'écriture. Dans ses narrations mystico-religieuses, elle critique le christianisme



de l'Antiquité tardive et révèle en filigranes l'injustice d'un monde patriarcal misogyne où les femmes, pour échapper à l'oppression, n'ont le choix qu'entre la luxure qui les mène droit au péché capital ou la chasteté qui les porte sur la voie toute tracée de la sainteté.

En 1991, au Festival de Santarcangelo, le Teatro delle Albe monte *Rosvita*, dans une chambre du Palais Cenci du XVIII^e siècle. Ce spectacle sera toujours joué dans des espaces autres : prisons, étables, palais nobiliaires, église ; jamais dans un théâtre.

En 2008, avec un corps et une voix plus mûrs et un intérêt toujours latent pour la chanoinesse, Ermanna se replonge dans ses écrits et produit le second *Rosvita*, en forme de lecture-concert avec des fragments lyriques d'Emily Dickinson, de Baudelaire et de saint Augustin.

« Pourquoi reprendre *Rosvita* après tant d'années ? » s'est-elle demandée. « Il y a cette réflexion encore aujourd'hui en suspens sur une possible *question féminine* dans l'écriture, dans le théâtre, ce désir d'enquêter sur un processus exogène qui porte sur la représentation extérieure des femmes et leur conception intérieure, produite généralement par le mépris de soi. Roswitha renverse cette modalité et en donne avec force une vision personnelle cruelle. » (E. M.)

Dans cette production, Ermanna Montanari développe une dramaturgie basée sur la voix qui lui permet de changer rapidement de registre en incarnant les différents personnages. Par sa *chair*, l'actrice donne aux personnages une profondeur psychologique et métaphysique qui les sublime.

Le spectacle fut monté au moment de l'éclatement du scandale « Noemi Letizia » lié à Berlusconi en 2009 : sa femme de l'époque, Veronica Lario, avait publié dans les journaux une lettre qui évoquait les « vierges qui s'offrent au dragon » et « l'amusement de l'empereur ». Certains spectateurs se sont demandé si la pièce avait été adaptée à l'actualité, pour faire coïncider avec « l'empereur Berlusconi », si des propos avaient été ajoutés...

Les récits de Roswitha ont plus de mille ans et leur langue peut sembler éloignée de la nôtre, avec des noms tels que Paphnuce, Dulcitus, Agape, Chionie, mais ils résonnent encore aujourd'hui, alors que le calvaire de la femme subsiste dans de nombreux pays, et que les triomphes des abus vicieux et le cynisme des forts contre les faibles sont plus que jamais d'actualité.

Emma Dante, 1967, Palerme (Sicile)

Il suffit de voir un seul spectacle d'Emma Dante pour constater son incroyable capacité à faire émerger des mots et des gestes de ses acteurs un ensemble organique qui prodigue au spectateur des images viscérales, le bouleversant par la vérité intime et universelle qui s'en dégage.

Actrice, auteure et metteuse en scène d'avant-garde, lauréate de nombreux prix, elle développe un théâtre qui se nourrit de sa terre natale – la Sicile – de sa langue maternelle – le palermitain sanguin des bas-quartiers – et mêle des récits de femmes, de transgenres, de familles tourmentées. En 1999 elle fonde sa compagnie, *Sud Costa Occidentale* et crée, en 2001, *mPalermu*, un spectacle qu'elle dédie à sa mère, première partie d'une trilogie sur la famille sicilienne (qui sera suivie par *Carnezzzeria et Vita Mia*). Plus récemment, avec le très abouti *Sorelle Macaluso*, elle met en scène sept sœurs qui se remémorent leur enfance, entre rires, chagrin, joie et drame.

Chez Emma Dante, la famille est un lieu d'aliénation et d'enfermement, où l'indéfectibilité des liens du sang et l'amour étouffant sont poussés à l'extrême, jusqu'à la perversion ou la mort. Ses personnages sont marginaux, souvent opprimés, par la famille mais aussi par les institutions, l'ignorance, la mentalité mafieuse ou la religiosité superstitieuse.

Elle aborde plus spécifiquement Palerme et ses quartiers dans *Trilogia degli Occhiali: Acquisanta, Il castello della Zisa et Ballarini*. « C'est une ville en agonie permanente, [...] un grand musée où la culture côtoie l'ignorance, où le beau et le laid, la richesse et la misère s'entremêlent, comme au théâtre. Palerme est le théâtre. »¹ La Sicile est la région la plus pauvre d'Italie mais elle détient le plus grand nombre de sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO de tout le pays. Mythologique et universelle, Palerme est une ville-mère qu'Emma Dante parvient à recréer sur scène en reproduisant les visages, les corps, les bruits et les odeurs offrant une expérience olfactive, tactile et sensorielle. La metteuse en scène expose les beautés décadentes de sa région natale à travers une série de personnages macabres et spectraux, dont les corps laids sont déformés par la douleur, malades, ou à l'agonie. Comme une provocation lancée en pleine « figure » à sa ville, à sa terre, dans sa langue maternelle, pour s'en faire mieux comprendre.

En 2009, Emma Dante inaugure rien de moins que la saison de La Scala de Milan, avec *Carmen* de Bizet dirigée par Daniel Barenboim. Ce sera un gros succès qui clôt en beauté dix ans de travaux et de recherche artistique. Dans ses notes de mise en scène, elle parle d'une Carmen émancipée : « Il n'y a pas de honte dans Carmen, il n'y a pas de vulgarité. Être Carmen signifie

¹ Tiré de Emma Dante, *l'indignée de Palerme* par Jean-Jacques Bozonnet, *Le Monde*, 19-01-2007.

² Voir ses notes de mise en scène sur le site de la Scala de Milan (*traduit par nous*) : <http://www.teatroallascala.org/includes/doc/2014-2015/Carmen/note-di-regia.pdf>

³ Tiré de Titti De Simone, *Intervista a Emma Dante*, édition Navarra (*traduit par nous*).



Les marionnettes de *La Semplicità ingannata* (*La Semplicité trahie*) de Marta Cuscunà, Festival Chantiers d'Europe, Théâtre de la Ville, Paris, 2015. Photo Daniele Borghello.

transgresser les lois. S'éloigner du moralisme et de l'hypocrisie de certains endroits où l'horreur existe, conservée à l'abri des regards. Être Carmen signifie éprouver l'ivresse de la liberté, soutenir le sacrifice du choix, sentir le poids du libre arbitre et par conséquent remettre en question l'existence de Dieu. Carmen va impudente vers la mort et se fiche de finir dans les flammes de l'enfer. Comme les héroïnes grecques, rebelles par nature, [...] elle déserte. Elle s'oppose aux règles.»²

L'artiste travaille en partant toujours de ses acteurs, de leur physique, leur gestualité ; elle les provoque et les secoue, parfois durement. Cette relation violente est le fondement de son théâtre : « Cela signifie devenir auteur de ce qui se dit et de ce qui se fait. Sinon, l'acteur est un disque, un imitateur. Au lieu d'être l'élément le plus important du processus créatif. Après, je rentre chez moi et je revis l'histoire avec tous ces fantômes. Je dois les voir marcher devant moi ».

C'est justement le grand talent de la metteuse en scène, d'agacer et d'engendrer ces fantômes avec passion. « Le théâtre que je fais n'est pas une *beauty farm*, ce n'est pas un parcours de bien-être physique. L'exercice gymnique n'a rien à voir avec le gymnase des sentiments, avec les athlètes du cœur, comme les appelait Antonin Artaud. Ce que je fais est un théâtre qui effraie, où il y a de la rage, qui fait ressortir les blessures et les rend visibles. » Elle décrit son travail avec

les acteurs comme une séance de spiritisme, où elle attend à chaque fois de se mettre à l'écoute de quelque chose.

Si le théâtre d'Emma Dante est peuplé de femmes, on est loin de l'image d'Épinal des talons aiguilles et rouges à lèvres : « Ici, en Sicile, il faut avoir la force de rester sur les charbons ardents, et avec mon théâtre c'est ce que j'essaie de rendre ». Mais son art ne peut se réduire à un « théâtre féminin », la pensée n'étant pour elle aucunement liée à un facteur biologique. En créant, elle ne se sent pas « femme » mais « sujet en devenir, mutant ». « Quand je fais du théâtre je suis hermaphrodite, j'ai en moi les deux pulsations et les deux sexes ».³

L'Italie renferme autant de beautés que d'abjections et d'injustices ; Ermanna Montanari, Emma Dante et Marta Cuscunà (voir note) ne craignent pas de les regarder en face et d'en nourrir leur art, qui rayonne d'une singulière énergie spirituelle.

C'est une pièce au thème religieux que nous propose Marta Cuscunà, actrice, auteure et metteuse en scène, née en 1982 à Monfalcone, Frioul-Vénétie, avec *La Semplicità ingannata* (*La simplicité trahie*, 2012), premier volet d'une trilogie sur la résistance féminine : *satire pour actrice et marionnettes sur le luxe d'être femme*.

Le deuxième volet intitulé *Sorry, Boys* est présenté en mai 2016 au Théâtre de la Ville dans le cadre de Chantiers d'Europe. Nous vous proposons de lire la troisième partie de cet article, consacré à Marta Cuscunà, sur blog.alternativetheatrales.be.

Page suivante : *Le Sorelle Macaluso* d'Emma Dante, Compagnia Sud Costa Occidentale, Théâtre National (Bruxelles), 2015. Photo Clarissa Cappellani.